

Les mémoires de Joseph Simonin, laboureur de Mont-le-Vignoble

par Jean-Yves CHAUVET

1. Un climat difficile

Joseph Simonin, laboureur de Mont-le-Vignoble, est décédé le 10 février 1829. Ses mémoires, qui débutent par l'année 1782, donnent une certaine coloration humaine à notre connaissance trop administrative de l'histoire rurale. Elles courent des dernières années de l'Ancien Régime aux premières années de la Restauration. Nous ignorons si ce fervent révolutionnaire, puis bonapartiste, fut un acteur de son temps. Il en fut au moins un observateur et assista même, à Paris, aux séances de l'Assemblée Constituante (1790). Plus qu'à des faits, c'est à l'analyse d'une époque que renvoie son témoignage spontané, écrit un peu

comme sur demande, au fil d'une mémoire retrouvée. Qui lui réclama ce récit ? À quoi le destinait-on ? Ce témoin avait certainement beaucoup plus à dire mais ce qu'il rapporte est déjà précieux, à commencer par cet état du climat d'alors dont l'évocation fait froid dans le dos, ce qu'on ne pourrait mieux dire. Alors qu'on parle aujourd'hui de dérèglements climatiques, nos écarts saisonniers n'ont rien à voir avec ceux que décrit Joseph Simonin. Même s'il ne s'intéresse qu'aux années exceptionnelles, il témoigne d'une météorologie vraiment caractéristique, encore loin d'être sortie du petit âge glaciaire ¹.

L'effet papillon d'une bataille navale

En 1782, nous sommes sous le règne de Louis XVI et la France est déjà, depuis longtemps et pour longtemps encore, aux prises avec les Anglais, en Amérique, au cap de Bonne Espérance, aux Indes et à Gibraltar. Il vient à la connaissance des gens de Mont-le-Vignoble que les Français ont attaqué le Rocher mais que l'affaire a tourné au désastre puisque les assaillants ont été repoussés avec des pertes, que leurs bateaux ont été pris ou brûlés, dont "La Ville de Paris", un vaisseau de 120 canons. Cette défaite a provoqué une onde de choc dans tout le royaume, jusque dans toutes les paroisses rurales. Nous ignorons comment l'information circulait alors, mais le rôle de l'Église paraît important puisque, note notre témoin avec ironie : « *On a chanté un Te deum par toute la France en action de grâce de l'heureuse réussite des Français qui venaient de perdre toute leur marine.* ». Dans l'épreuve, le clergé contribuait à forger un sentiment national, ce qui lui donnait, en quelque sorte, une cer-

taine vocation politique. Sentiment national un peu chauvin toutefois, puisque notre témoin oublie de dire (mais le sait-il ?) que l'escadre française était en vérité la supplétive de la flotte espagnole et que c'était avant tout le royaume ibérique qui tentait de reprendre Gibraltar aux Anglais par le moyen, d'abord d'un blocus maritime, ensuite d'une attaque par la mer à laquelle ont effectivement participé les Français.

Mais ce blocus se montrait trop lâche pour être efficace et l'alliance hispano-française trop légère pour être victorieuse. L'attaque de Gibraltar eut lieu le 13 septembre 1782 avec les trente-trois vaisseaux espagnols de Don Luis de Cordoba et les quinze vaisseaux français de Lamotte-Piquet, plus une dizaine de batteries flottantes, arme alors nouvelle mais très lourde, non manoeuvrable et mal rodée, dont le tirant d'eau trop élevé ne permettait pas un tir efficace près des côtes. Cette armada engageait, en plus, quatre-vingts chaloupes canonnières dont on peut penser qu'elles avaient un rôle d'abordage et de débarquement. En

1. Période de refroidissement climatique survenue en Europe et en Amérique du nord, entre 1550-1580 et 1850-1860. Elle s'est caractérisée par une extension de la banquise arctique.

face, la flotte anglaise déployait trente-quatre vaisseaux, huit frégates et trois brûlots. Le tir par les Anglais de boulets incendiaires obligea les batteries flottantes à se replier avant que les chaloupes canonnières britanniques ne les assaillent, les incendient et les fassent exploser. Il fallut renoncer à l'assaut et le 10 octobre, la garnison anglaise de Gibraltar put être ravitaillée par mer ; l'échec de l'attaque mettait fin au siège ².

Les gens de Mont-le-Vignoble n'étaient certainement pas informés des détails de cet engagement, ils étaient bien trop soucieux du temps. Cette année là, l'été toulousain fut humide et il plut pour ainsi dire tous les jours, une anomalie que les anciens mirent opportunément sur le compte de cette guerre en Méditerranée. Ce très mauvais temps s'expliquait par « *l'étonnement du canon* ». C'était déjà appliquer la théorie actuelle sur le climat, voulant qu'un froissement d'aile de papillon aux antipodes, bouleverse la météo d'ici. Comme le vin de l'automne 1782 s'était montré particulièrement mauvais, on lui donna le nom de « Gibraltar » en raison de la fameuse bataille de ce nom. Cette appellation trahit l'évidente volonté d'établir une relation de cause à effet entre les effets négatifs d'une mauvaise vendange et le traumatisme d'une défaite ressentie par le pays entier. À des situations exceptionnelles, il fallait des causes surnaturelles, on normalisait donc les excès météorologiques en invoquant un événement hors du commun. Ce canon de Gibraltar était un peu comme les foudres de Dieu : le ciel s'en était irrité par le double effet de la mécanique céleste et de la divine colère.

Le mauvais vin de 1782 venait après trois années de récoltes abondantes restées dans les caves puisque 1779, 1780 et 1781 avaient produit le vin ordinairement passable des années de pléthore. Il avait même été si mauvais en 1779 qu'on avait préféré le distiller. La vendange de 1782 promettait d'être comme les précédentes mais la gelée, aussi forte qu'en hiver, avait devancé les récoltes. Le Rémois s'était cueilli moitié rouge et gelé « *en sorte que quand on traversait les vignes et quand on remuait un peu les pieds, tout tombait* ». Voilà ce qu'avaient produit quelques coups de canon tirés tout en bas de l'Europe !

2. Maurice Dupont, Etienne Taillemite, Les guerres navales françaises, du Moyen âge à la guerre du golfe, Ed. SPM.

Un vin qui sent le soufre

L'hiver 1782-1783 ne fut pas très froid, puisqu'il ne gela pas huit jours de suite, et le printemps se montra précoce dès février, avec déjà, des chaleurs en mars. Les cerisiers étaient en fleurs au 25 mars et les raisins déjà sortis au 1^{er} avril. Mais ensuite, s'était installé un temps pluvieux, très sombre, au point qu'on ne croyait pas voir se lever le soleil. « *On ne voyait pas jusqu'au bois de Mont, on ne voyait pas de brouillard en l'air et cependant, on entendait le tonnerre de*



Mont-le-Vignoble (Meurthe-et-Moselle), un village de vigneron typique, en pied de côte, sur la ligne de résurgence des sources.



Mont-le-Vignoble (Meurthe-et-Moselle), maison de vigneron à deux travées, datable par ses ouvertures du XVIII^e siècle. Elle faisait donc partie du décor quotidien de Joseph Simonin.

La porte d'entrée a certainement été bouchée au XIX^e siècle, en raison de l'impôt sur les portes et fenêtres.

moment à autre ». Cette fois-ci, les raisons de ce nouveau phénomène climatique étaient attribuées au volcan dit le Mont Vésuve que les gens du Touloulois savaient être en flammes à ce moment, ce qui démontre, de leur part, une certaine curiosité des événements du monde et une capacité à en être informés. Nous ignorons s'ils savaient situer le Vésuve et connaissaient Pompéi mais le volcan entretenait déjà sa réputation jusque dans la profondeur des campagnes lorraines.

Les experts de l'époque avaient raison puisque l'on pense aujourd'hui que ces dérèglements climatiques venaient bien d'une éruption volcanique exceptionnelle mais de là à en rendre responsable le Vésuve, c'est parler trop tard (1760) ou trop tôt (1794)³ parce qu'en vérité, c'était le Laki, un volcan islandais qui, le 8 juin 1783, avait grondé en projetant, de ses cent trente cratères, huit millions de tonnes de fluor acide et cent vingt millions de tonnes de dioxyde de soufre, tuant la moitié du cheptel et le quart des Islandais. Un épais brouillard s'était répandu sur une grande partie de l'Europe, occasionnant des orages terribles et engendrant un hiver exceptionnellement froid. Les enfants, les vieillards et les malades moururent d'empoisonnement, de froid et de faim, peut-être par millions.

Puis l'été avait été très chaud. Si la moisson fut maigre, à cause de la trop grande sécheresse, la vendange s'était montrée copieuse et de bonne qualité. Ce bon vin de garde ne s'était vendu que de 7 à 9 Livres à la vendange mais il avait atteint une valeur de 20 à 25 livres⁴. L'un des meilleurs que Joseph Simonin eût jamais bu, ce vin fut appelé le Malberouf⁵ mais il était si noir qu'il était préférable de mêler au Gibraltar et c'est ce mélange - un cocktail de bataille navale et d'éruption volcanique - que les marchands de vin préféraient. En quelque sorte, un assemblage des feux du ciel et de la terre.

À Mont-le-Vignoble, l'hiver volcanique de 1783-1784 commença dès la fin novembre avec de telles chutes de neige en décembre, qu'on en comptait plus de trois pieds sur toute la surface de la terre, ce qui

donne, en gros, une épaisseur d'un mètre de neige, phénomène invraisemblable aujourd'hui. Il avait neigé un jour sur deux en janvier et, là où la neige n'était pas balayée par le vent, elle s'accumulait sur des hauteurs incroyables jusqu'à dépasser les haies, les cerisiers et les arbrisseaux de la montagne. Dans les vignes, les tréseaux d'échalas ne se distinguaient plus qu'à « *une espèce de bouchon qui paraissait un peu plus serré qu'ailleurs* ». La route de Toul n'était praticable qu'à pied et non à cheval parce qu'à force de passer, une « *frayée* » avait fini par se faire dans la neige. Mais comme elle était comblée tous les jours, on tâchait de passer où la neige était la plus serrée, à une hauteur tout de même de trois pieds au-dessus du niveau habituel de la chaussée. Il était risqué de glisser ; un homme s'était même tué, au bas de la Ruelle, qu'on ne retrouva que le lendemain midi. Bien souvent, il fallait aller à la rencontre des piétons avec de l'eau de vie et des fortifiants pour les ramener au village. C'était un tour de force que de faire l'aller et retour à Toul dans la journée.

De l'influence des comètes

Les événements - Révolution et Premier Empire - paraissent avoir ensuite détourné notre témoin de ses observations météorologiques qu'il ne reprend qu'en 1811 pour annoncer que les raisins étaient venus précocement dès la fin mars, que les vignes avaient gelé le 14 avril et que, le 24 du même mois, il avait grêlé d'importance. Il n'était pas resté un seul bouton mais comme la chaleur avait été précoce, le raisin avait de nouveau fleuri tandis que les cerises étaient venues dès le 20 mai. La fenaison s'était faite au mois de juin et la moisson des blés était partout achevée à la Sainte Anne (26 juillet) ; on avait faucillé le 15 juillet malgré la grêle. Certains vignobles avaient été vendangés dès le 5 septembre, le 8 à Biqueley, le 14 à Domgermain et le 18 à Mont-le-Vignoble, Charmes et Blénod-les-Toul. À phénomène exceptionnel, il fallait évidemment des raisons particulières : on avait cette fois-ci mis ces saisons chaudes sur le compte d'une comète à chevelure qui était parue en France pendant l'été de 1811. « *C'est sûrement cette*

3. Les éruptions recensées du Vésuve se sont produites en 79, 1631, 1760, 1794, 1858, 1861, 1872, 1906, 1929, 1932, 1944.

4. L'auteur n'indique pas à quelle quantité correspondent ces chiffres.

fres.

5. L'origine de cette appellation a-t-elle pour origine le nom du duc de Marlborough, familièrement appelé Malbrouck ?



Bicqueley (Meurthe-et-Moselle),
maison du XVIII^e siècle, à deux travées, mais le logis s'étend en largeur, ce qui est rare. Le XVIII^e siècle est reconnaissable à la présence de linteaux en segments d'arc délardés. Mais cette figure de style s'est prolongée jusque dans les premières décennies du XIX^e siècle.

comète qui a rendu notre climat aussi précoce ». Le raisin était si noir qu'il paraissait comme à demi cuit et on avait fait du très bon vin à boire à la vendange tant il était sucré. Il fut baptisé « vin de comète », évidemment au nom d'une simple relation de cause à effet entre deux évènements remarquables.

Parlons plutôt de trois évènements parce que cette comète étant précisément apparue pendant les vendanges, elle ne pouvait être la cause de cet été précoce et chaleureux qui avait précipité les fenaisons, les moissons et les récoltes. Il n'empêche que 1811 fut universellement datée comme « l'année de la comète » et que celle-ci a été nommée « la grande comète » ou comète de Flaugergues (Honoré) du nom de l'astronome français qui l'avait découverte. Elle reste la seconde plus brillante et plus durable de toutes les comètes observées jusqu'à ce jour puisqu'elle a été visible à l'œil nu et en plein jour, pendant neuf mois ⁶. Sa valeur de présage fut diversement commentée car on pensa d'abord qu'elle serait faste à la campagne de Russie avant de reconnaître, au fil de la retraite, qu'elle l'avait certainement compromise en augurant de la débâcle de la grande armée.

La vendange de 1811 fut effectivement exceptionnelle en qualité et en quantité dans toute la France



Domgermain (Meurthe-et-Moselle),
maison de vigneron du XVIII^e siècle, à entrée de cave extérieure, typique de l'époque de Joseph Simonin.



Gye (Meurthe-et-Moselle),
XIX^e siècle, en raison de la présence de linteaux droits. Mais la petite fenêtre d'écurie, à gauche, avec son linteau incurvé, est peut-être un remploi du XVIII^e siècle.

et sans doute plus largement encore. Les vigneron s'en souviennent aujourd'hui et c'est d'ailleurs en mémoire de cet événement que les bouchons et les étiquettes des bouteilles de champagne portent une étoile chevelue. La façon dont Joseph Simonin présente cette conjonction ne permet pas de savoir s'il la situe dans un évènement local ou dans le contexte plus large dans lequel elle s'est effectivement produite. C'est bien en France que la comète est apparue mais c'est au niveau du Toulousin qu'il en décrit les effets et c'est la vendange

6. Record de durée battu en 1997 par la comète de Hale-Bopp qui fut visible à l'œil nu de mai 1996 à novembre 1997.

de Mont-le-Vignoble qu'il dit avoir été magnifique. Le nom de « vin de comète » a fait l'objet d'une adoption locale sans qu'on puisse mesurer jusqu'où notre témoin en reconnaissait l'universalité.

L'étude du climat par les vendanges

Ce n'est pas sans raison que les appréciations de Joseph Simonin sur le climat introduisent ses jugements sur les qualités des vendanges car l'histoire du climat s'écrit notamment grâce aux bans de vendange. Ces bans sont connus, ils dépendent du contexte météorologique. Lors des dernières années de l'Empire, Joseph Simonin finit par ne plus raisonner qu'en termes de quantité et qualité de vin et montre combien comptait le souci d'équilibrer les vins de natures trop extrêmes. Celui de 1812 fut abondant et de médiocre qualité mais le « vin de comète » permit de la relever et grâce à ce nouvel assemblage, « *celui qui avait encore 25 ou 30 charges de vin en faisait 100 et plus* ».

En 1813, il y eut peu de vin ; les vignes gelèrent le 20 septembre et ce vin manqua de qualité. Il fut meilleur mais plus rare en 1814 quand les Russes se battaient à Vaucouleurs le 21 janvier, et que Napoléon abdiqua en mars. En 1815, le vin fut bon mais rare et c'est sur la fin du mois de mars que Napoléon Bonaparte rentra en France alors que le 1^{er} juillet, l'armée bavaroise passait par Gye. Puis vint la triste année 1816, hivernale à partir de la Toussaint. Quand il ne gelait pas, il pleuvait et il en fut ainsi de suite jusqu'à la fin avril et même jusqu'au mois d'août. On espérait cette fois-ci dans les lunes mais d'une lune à l'autre, le mauvais temps se poursuivait et les rivières débordèrent ; les invocations astronomiques s'étaient cette fois-ci montrées vaines et le climat, bien mal luné.

« *Enfin, ils se laisseront de nous donner du mauvais temps* », disait-on, en invoquant d'hypothétiques manipulateurs du temps comme si la météo mauvaise était affaire de complot. En août, les fenaisons n'étaient faites nulle part et les prairies du bord de l'eau restèrent inondées. Quand on put faucher, ce fut jusqu'en septembre et même plus tard. Le foin n'était souvent pas encore rentré en octobre. Les sols s'avéraient si lourds qu'il fallait atteler de trois à quatre chevaux par charrette ou bien ils se trouvaient si détrem-



Traveron (Meuse),
remarquable façade des XV^e-XVII^e (?) siècles,
que Joseph Simonin ne pouvait manquer d'admirer
quand il passait par ce petit village.



Pagny-la-Blanche-Côte (Meuse), façade du plus pur XIX^e siècle, qui rompt avec le style du XVIII^e siècle, peut-être en raison de l'introduction du système métrique dans les règles de composition des façades.

pés que les roues s'enfonçaient jusqu'au moyeu. Au 8 septembre, la fenaison n'était pas encore coupée à Mont-le-Vignoble et les moissonneurs qui avaient coutume d'aller fauchier en Comté revinrent à cette date parce que là-bas, les blés n'étaient pas mûrs. Voici une précieuse information sur la pratique du travail saisonnier et le déplacement de travailleurs sur des distances remarquablement longues.

La moisson des blés dura jusqu'au mois d'octobre ; si les blés n'avaient pas embruni, ils étaient venus à maturité et la moisson des avoines s'était poursuivie jusqu'à l'hiver, quand elles avaient pu être coupées. Notre chroniqueur rapportait en propre qu'à Traveron, on ramenait encore des voitures d'avoine après Noël et il se laissa dire, par un homme de Pagny-la-Blanche-Côte, qu'il y restait à cette date encore plus de 200 jours à rentrer et que les habitants avaient javelé comme on dresse le chanvre pour le faire sécher. Par voie de conséquence, on avait semé du blé jusqu'à la Saint Martin d'hiver (le 11 novembre) et même jusqu'à Noël. Sans compter qu'il était difficile d'avoir de la semence et qu'elle était très chère, jusqu'à 45 livres le bichet ⁷.

Les foudres du ciel

La moisson 1816 ne fut pas plus belle puisque le 5 août, un orage « *des plus terribles* », ravagea environ cinquante villages de la Champagne. Les départements de la Meuse et de la Meurthe furent touchés jusqu'à Marsal et aux environs. On apprécie ainsi l'étendue du sinistre. Le coup de vent avait brisé jusqu'aux arbres et les grêlons furent de grosseur extraordinaire, comme des noix et parfois des œufs. Les plus gros n'étaient que des morceaux de glace de toutes formes ; certains pesaient jusqu'à deux livres. À Uruffe, il y a eu quantité de tuiles cassées sur les toits. Mont-le-Vignoble et Charmes-la-Côte n'échappèrent pas au désastre, une grande partie des blés d'avril fut déracinée ou ne tenait qu'à une petite racine. Plus de cent villages furent grêlés dans le département de la Meurthe et, pour les autres, le blé était en grande partie embrumé. Il n'empêche qu'à la Saint Jean (le 24 juin), les épis étaient sortis et, qu'en juillet, le blé était devenu beau et grand, avec en plus beaucoup de paille ; mais il ne fut pas récolté, seulement fauché pour les épis les mieux redressés et faucillé pour les autres. Le grain produit rendait peu de farine et celle-ci faisait du mauvais pain.

La vendange fut aussi médiocre que la moisson. Les raisins avaient gelé dès qu'ils avaient commencé à rougir et l'on ne put, au mieux, qu'en distiller

7. Nous ignorons la contenance du bichet et ne disposons d'aucun prix de comparaison avec le prix de la semence d'une année ordi-



**Uruffe (Meurthe-et-Moselle),
maison de l'an VIII ou 1800. La date portée confirme la datation par le style des ouvertures. Mais de quand datent ces fenêtres jumelles, figure de composition inconnue à l'époque ? Sont-elles le produit d'une restauration récente et bien réfléchie ?**

une très mauvaise eau de vie. Dès lors, le vin vieux se vendit fort cher, jusqu'à 30 livres la charge et 100 livres l'eau de vie. Les légumes étaient également rares et les fèves gâtées, mais ces fèves pourries qu'on aurait ordinairement répugné à donner aux cochons, les gens les mangeaient quand même parce qu'on avait réservé les meilleures pour les semences.

Les malheurs du climat n'étaient pas venus seuls parce que les gens du Toulinois et ceux de Mont-le-Vignoble avaient à souffrir, en 1816, des conséquences de la défaite. On le verra dans la suite de la présentation de ces mémoires. Les communautés rurales étaient alors autant vulnérables aux dérèglements climatiques qu'aux violences politiques et militaires. Il serait profitable d'éclairer le témoignage de Joseph Simonin avec une étude de la démographie, des familles et des personnes de son village. Ce serait facile mais long, grâce à l'état civil et aux actes notariés. Cela permettrait de concilier l'approche administrative de l'histoire locale et le récit des témoins occasionnels de celle-ci.

naire. On notera également que Joseph Simonin parle encore en livres.